

LA CROIX ET NOUS

Le pèlerin lisant ces lignes sait bien que la croix fait partie de sa vie. En grande partie causée par la finitude humaine, la souffrance nous colle à la peau. Elle est venue, elle est là et elle reviendra sous toutes sortes de formes. Tellement de livres ont été écrits sur le sujet que j'hésite à partager ma façon toute simple, et pourtant si difficile, d'accueillir la croix et de la vivre. Je le fais parce que la spiritualité Sagesse apporte une couleur particulière au sens et à l'accueil de cette réalité humaine. Qui a lu Louis-Marie de Montfort sait l'importance qu'il a accordée à la croix de Jésus et aux croix qui traversent toute existence humaine. Puisse la Sagesse inspirer ces propos et faire découvrir les nuances qu'offre la spiritualité portant son nom.

Une réalité inéluctable

La souffrance semble une réalité incontournable et l'être humain doit la combattre de toutes ses forces. Jésus l'a fait, lui qui a lutté pour que la vie gagne chez les petits comme chez les grands, chez les pauvres comme les riches. Il a fait l'expérience de cette peur viscérale qui surgit du cœur humain pris dans la souffrance. Il connaît la peur qui possède la personne et la provoque instinctivement à se chercher une protection. Mais un jour, la croix nous rattrape et nul ne peut l'éviter. Elle se trouve là, sur notre route, comme elle s'est trouvée dans la vie de Jésus.

Elle s'appelle maladie, séparation, deuil, perte, incapacité, accident, invalidité, mort. Elle vient par l'insatiable désir de pouvoir, de domination, de possession, de vitesse ou par l'intarissable fond d'égoïsme, d'orgueil, de perfectionnisme, d'envie qui nous habite. Elle vient par les excès de toutes sortes auxquels l'être humain s'adonne, croyant chaque fois avoir trouvé le bonheur. Il y a celle qui advient sans que l'être humain en soit, de près ou de loin, le moindrement responsable. Il y a celle qui arrive comme ça, sans cause connue, à l'improviste et qui écrase de tout son poids de douleur. Il y a celle qui ronge la personne, jusqu'à l'effondrement.

De toute manière et quelles qu'en soient les causes, la Croix fait partie de nos vies et «C'est dans la nature des choses », dirait Gilles Vigneault, poète et chanteur québécois, pour signifier qu'il en est ainsi et que l'on n'y peut rien. En fait, on ne gagne rien à contourner ou à nier l'événement souffrant; il devient parfois envahissant au point de nous apparaître comme étant tout le chemin au lieu d'être sur le chemin !

Un mystère à habiter

La Croix n'est pas un but à rechercher, ni un idéal à atteindre, ni un moyen à prendre pour plaire à Dieu. Mais la croix, celle que nous rencontrons sur notre route quotidienne, peut devenir une occasion privilégiée de jeter un regard lucide sur notre vie et la dépouiller de ce qui l'encombre. Elle permet de mieux nous recentrer sur l'essentiel. Elle offre la possibilité de refaire des choix. Elle contient du positif, de la vie, et devient alors un passage vers notre devenir.

En ce sens, on peut dire avec raison que l'épreuve constitue un espace de croissance, Ce peut être le chemin que je choisis de prendre pour aller au bout de moi. Car en fait, la croix qui se présente, je peux la refuser ou l'accueillir. La refuser ne me l'enlève pas. L'accueillir me transforme. Certes, elle demeure une traverse, mais une traverse qui me permet d'exprimer mon amour au Dieu de mon histoire; une traverse qui me

fait aller au bout de moi-même. Je pourrai peut-être dire un jour que la croix est un don précieux. Qui sait?

Montfort clame bien haut que la Croix est l'expression de l'amour de la Sagesse incarnée pour le Père et pour les hommes et qu'elle peut devenir l'expression de notre réponse à Dieu et le témoignage assuré de notre amour. Je le cite : « Quand elle est bien protégée, elle est la cause, la nourriture et le témoignage de l'amour. Elle allume le feu de l'amour divin dans le cœur [...]. C'est de ce témoignage dont Dieu s'est servi pour nous montrer qu'il nous aime; et c'est aussi le témoignage que Dieu demande de nous pour lui montrer que nous l'aimons.

Mais où donc est la Sagesse ?

« Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de la perte des vivants » (Sg 1, 13). Celui qui, dès le commencement, prenait plaisir à fréquenter les enfants des hommes, n'a pas inventé la souffrance comme moyen privilégié pour nous punir. Dieu a voulu l'être humain heureux. Le Deutéronome le redit si bien : « Car de nouveau Yahvé prendra plaisir à ton bonheur, comme il avait pris plaisir au bonheur de tes pères » (Dt 30, 9). Il nua faut partir de cette vérité lorsque l'on parle de la souffrance.

Dieu est Sagesse. Ce qu'il fait est juste, raisonnable et bon. Il ne peut pas être moins bon que le meilleur des pères : « Qui d'entre vous, quand son fils lui demande du pain, lui remettra une pierre ? » (Mt 7, 9). Le Père prend sa joie en nous puisque nous sommes dans le Fils bien-aimé. Dieu n'est pas un monstre. Il est Père ! Alors pourquoi la souffrance ? Son silence ?

L'absence de Dieu semble un scandale pour beaucoup de monde, comme ce le fut pour les Juifs aux prises avec l'Holocauste. Pourtant, Etty Hillesum, jeune juive d'Amsterdam, déportée et gazée à Auschwitz, découvre la beauté de l'Évangile et la présence de Dieu dans ce lieu infernal. Elle garde sa capacité d'émerveillement et maintenant ferme sa confiance dans les êtres humains. Malgré l'horreur des événements quotidiens, elle écrit dans son journal : « Je ne lutte pas avec toi mon Dieu, ma vie n'est qu'un long dialogue avec toi. Il se peut que je ne devienne jamais la grande artiste que je voudrais être, car je suis trop bien abritée en toi, mon Dieu.» Un autre jour, brisée par la souffrance des autres, elle écrit : « J'ai rompu mon corps comme le pain et l'ai partagé entre les hommes. Et pourquoi pas ? Ils étaient affamés et sortaient de longues privations.» En fait, la Sagesse s'est faite présence et pain par cette jeune femme qui, comme elle, *prenait plaisir à fréquenter les enfants des hommes* en de lieu de désolation et de mort : « Toi qui m'as tant enrichie, mon Dieu, permets-moi aussi de donner à plaines mains. » Après cette lecture, je suis bien obligée d'avouer que dans le mal comme dans la mort, il y a plein de vie.

Dieu entre dans nos « pourquoi »

Il y a de cela bien longtemps, un homme appelé Gédéon émet une réaction toute semblable à la nôtre aujourd'hui. Un ange, pour le consoler de ses échecs, lui dit : « Yahvé est avec toi ! » Sans hésitation, Gédéon lui répond : « Pardon, Monseigneur ! Si Yahvé est avec nous, d'où vient tout ce qui nous arrive ? (Jg 6, 11-13). Voilà la question de tous les temps. S'il s'avère vrai que Dieu est amour et qu'il est avec nous, d'où vient le mal qui nous arrive ? Spontanément, devant la souffrance, une question nous jaillit du cœur : Pourquoi ?

Sachant cette question sans réponse, je n'essaierai pas d'en formuler une. Je propose plutôt une piste de

réflexion qui permettra de creuser davantage ce mystère. Je crois que Dieu ne peut intervenir pour changer le cours de nos histoires sans nous brimer, nous contraindre et entraver notre liberté. Au lieu d'indifférence, nous l'accuserions cette fois de despotisme. De façon habituelle, Dieu ne change pas les événements ni ne les empêche. Il a donné aux êtres humains ce qu'il faut pour relever les défis qui se présentent. Il sait ce que l'événement produira en eux. Il voit loin. Alors, il donne de trouver, en nous et autour de nous, les moyens de lutter et de vivre. C'est pourquoi il invite Gédéon à faire confiance en la vie qui est déjà en lui : « Va avec la force qui t'anime [...]. Je serai avec toi » (Jg 6, 14-16). La vie est plus forte que la mort et elle l'emporte toujours; cela, malgré les apparences tout à fait contraires.

Dieu entend la plainte et les cris de ses enfants. Il ne peut rester en retrait. Il a trouvé le seul moyen d'intervenir sans s'imposer : entrer dedans. Dieu est venu habiter la souffrance des humains pour la soulager de l'intérieur. Et s'il y est entré, c'est pour demeurer. Toutes les situations humaines de douleur, de pleurs, de désarroi, d'angoisse, il les a pénétrées en les vivant. Il est entré, nous l'avons vu, dans tous les liens qui paralysent l'être humain. C'est Paul Claudel qui m'a permis de mieux saisir cette réalité : « Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance. Il n'est pas venu l'expliquer. Il est venu la remplir de sa présence. »

Dieu est présence parce qu'il est Amour ! Comment pouvons-nous songer un seul instant qu'il soit absent ou indifférent à notre misère ? Le Dieu auquel je crois demeure aussi mystérieusement présent dans la souffrance qu'il peut l'être dans le pain eucharistique. Dieu est présence amoureuse, silencieuse, vigilante. Lorsqu'une personne a parcouru le chemin de la Sagesse incarnée, qu'elle a assisté, démunie et ébahie, à l'ouverture de son cœur, elle ne peut plus jamais accuser Dieu de manquer à ses promesses et de ne pas assez veiller sur les êtres humains que nous sommes.

Ils sont Trois à prendre soin de nous, de moi. Ils sont Trois à travailler en ma faveur. Le Père me prend dans ses bras. Le Fils m'ouvre son cœur. L'Esprit place toujours sur le chaos de ma vie, m'inspire, me fortifie et m'envoie des consolations. Je le sais puisque j'en ai fait l'expérience.

La Sagesse incarnée a révélé pleinement l'amour du Père. Elle est venue dire qu'il est possible à une créature humaine d'aimer à la manière de Dieu. Elle nous a appris à vivre notre vie comme elle est et notre histoire comme elle se présente, dans l'amour, l'accueil et le don. Alors la souffrance, il semble possible de la prendre à bras-le-corps et de la vivre telle une occasion de croissance, une expression d'amour. Autrement, elle nous renferme sur nous-mêmes et nous remplit d'amertume, d'aigreur et de ressentiment. Là, le bonheur est loin ! Je fais mienne cette pensée de Jeanne Bourin : « Quand j'en arrive à ce point de mon examen de conscience, je songe à la bonté de Dieu, à l'amour qu'il nous porte [...]. Mon angoisse s'apaise et la confiance renaît en moi, non pas à cause d'un quelconque mérite que je pourrais avoir, mais parce que je sais que la tendresse de Dieu est plus forte que tout. »

Je sais que tous ces mots voués à l'espoir sont faciles à dire et à écrire. Je sais pertinemment que l'épreuve est parfois si douloureuse qu'il est difficile de croire que Dieu y est présent. Quand viennent les heures où nous sommes submergés par la souffrance, étouffés par un cri inexprimable, brisés par une douleur sans nom, les mots doivent laisser place à une tendre compassion. Souvent, le silence empreint d'une présence douce et compatissante devient le plus puissant des mots. Je sais aussi que pour la personne meurtrie ou en plein désarroi, il n'y a souvent qu'un geste à faire, le seul qui lui soit possible : s'agenouiller.

Ce geste lui fera du bien. C'est tout ce que je peux dire. Je préfère citer la prière de conclusion du livre de la Sagesse, car c'est ce qui advient : «Oui, de toutes manières, Seigneur, tu as magnifié ton peuple et l'as couvert de gloire; tu ne l'as pas dédaigné, en tout temps et en tout lieu tu l'as assisté ! » (Sg 19, 22).



Halte 17

L'escale peut permettre un long silence et une réflexion personnelle sur la manière de vivre la souffrance. Celle qui passe. Celle qui dure. J'invite le pèlerin à lire doucement le psaume 142, ou 143, ou 85, et à se demander :

- *Qu'est-ce que je veux faire pour combattre ou améliorer la situation souffrante?*
- *Sur laquelle de mes forces, puis-je prendre appui?*

Il peut s'avérer nécessaire de regarder la possibilité de parler de sa blessure à quelqu'un afin de ne pas se laisser submerger ou détruire par elle.

*Extrait : Comme un feu dévorant. La Sagesse : pages 153-159
Auteure : Claire Dumont.*